



Found in Translation : avec Jeroen Olyslaegers sur les premières pages de son roman *Wil*

Atelier en présence de l'auteur et accompagné par Pierre Geron, novembre 2017

Traduction de Françoise Antoine

UNE SOUDAINNE CHUTE DE NEIGE. Ça me fait penser à la guerre. Pas à cause du froid ou d'autres désagréments, mais à cause du silence qui tient brièvement la ville entre ses griffes. Maintenant, elle tombe du ciel par paquets. Il fait nuit. J'entends les bruits se figer et s'éteindre dans le néant. C'est alors, mon garçon, qu'un type comme moi doit sortir, vieux ou pas. Je sais ce que tout le monde pense : il va tomber et se fracturer la hanche. Il va se retrouver les quatre fers en l'air dans un lit à Saint-Vincent. Et puis c'en sera fini de lui, terrassé qu'il sera par l'une de ces bactéries qu'ils ont le don de cultiver dans les hôpitaux. C'est curieux comment les vieilles personnes se laissent contaminer par la peur des autres. À cause de cette peur, elles se laissent enfermer dans des maisons de repos, se laissent abreuver de fadaïses et de bouillies froides, avec une soirée bingo à la con et une Marocaine pendue à leur derrière avec un morceau de papier cul. Ils peuvent tous se la

Original de Jeroen Olyslaegers

EEN PLOTSE SNEEUWVAL. Het doet me denken aan de oorlog. Niet vanwege de kou of ander ongemak, maar vanwege de stilte die de stad dan kort in haar klauwen heeft. Nu valt het met pakken uit de lucht. Het is nacht. Ik hoor de geluiden stollen tot een dofniks. En dan moet een mens zoals ik naar buiten, jongen, oud of niet. Ik weet dat iedereen denkt: straks valt hij en breekt hij zijn heup. Straks ligt hij met zijn poten omhoog in een ziekenhuisbed in Sint-Vincentius. En daarna is het gedaan met hem, finaal geveld door een bacterie die ze vooral in ziekenhuizen kweken. Het is curieus hoe oude mensen besmet raken door de angst van anderen. Door die angst laten ze zich opsluiten in tehuizen, laten ze zich voederen met flauwe kul en koude pap, een bingoavond van kusmijnkloten en een Marokkaanse aan hun gat met een stuk wc-papier. Iedereen mag zijn angst houden. Ik heb nooit angst gevoeld, nooit echt, en deze versleten aap leert men geen nieuwe trucs. Buiten kraakt de

Traduction d'Emilie Syssau

UNE SOUDAINNE CHUTE DE NEIGE. Cela me fait penser à la guerre. Pas à cause du froid ou d'autres désagréments, mais à cause du silence qui l'espace d'un instant enserre la ville. Elle tombe à présent par paquets. C'est la nuit. J'entends les bruits se figer en un sourd néant. Et alors, mon garçon, un homme comme moi doit sortir, qu'il soit vieux ou non. Je sais que tout le monde pense : il va tomber et se casser la hanche. Il va se retrouver les jambes en l'air dans un lit à Saint-Vincent. Et ensuite, c'en sera fait de lui, finalement terrassé par l'une de ces bactéries qui prolifèrent tout particulièrement dans les hôpitaux. C'est curieux comme les personnes âgées sont contaminées par la peur des autres. Cette peur les pousse à se laisser enfermer dans des hospices, à se laisser alimenter de niaiseries et de bouillie refroidie, à subir une soirée bingo d'emmerdeurs, une Marocaine à leur cul avec un morceau de papier w.c. À chacun sa peur. Je n'ai jamais senti la peur, jamais vraiment, et

garder, leur peur. Moi, je n'ai jamais eu peur, jamais vraiment, et ce n'est pas à un singe usé comme moi qu'on apprendra à faire de nouvelles grimaces. Dehors, la neige craque sous mes bottines. Non, pas des chaussures décentes, mais les vieilles bottines que j'ai choyées des années durant, que j'ai fait réparer des dizaines de fois et graissées presque chaque semaine, des chaussures de marche qui me permettent aujourd'hui d'entrer à rebours dans le monde d'autrefois. Les flocons continuent de tomber en tourbillonnant. Récemment, j'en ai vu un agrandissement dans une gazette de la salle de lecture à la bibliothèque. Toutes des pièces uniques, ces flocons de neige, des mondes agencés selon une mathématique sans faille, qui s'échouent bêtement sur ma veste et mon bonnet. Non, je ne vais pas écrire de poème là-dessus. Plus personne n'en lit et je suis à sec. La neige transforme la ville et la force non seulement à se taire, mais peut-être aussi à réfléchir et à se souvenir ; du moins, c'est mon cas. Quand il neige, je vois mieux. Quand il neige sur la ville, un homme sait ce qu'elle signifie vraiment, ce qu'elle a perdu, ce qu'elle veut oublier. Elle se dépouille de l'illusion du temps écoulé.

Devant moi, le Parc communal brille en blanc. J'attends et ferme les yeux un instant. La lumière jaune de la rue devient bleue, bleue comme le verre peint des réverbères à gaz d'antan. Imagine-

sneeuw onder mijn bottines. Nee, geen deftige schoenen, maar ouderwetse bottines die ik jarenlang in ere heb gehouden, tientallen keren heb laten lappen en vrijwel elke week ingevet, stapschoenen die mij nu toelaten achteruit de wereld van de tijd in te stappen. Er dwarrelen nog vlokken naar beneden. Onlangs zag ik er een uitvergroting van in een van de gazetten in de leeszaal van de bibliotheek. Allemaal pièces uniques, die sneeuwvlokken, allemaal schoon wiskundig in elkaar gestoken werelden die nu zomaar op mijn jas vallen en mijn muts. Nee, ik ga er geen gedicht over schrijven. Niemand leest ze nog en mijn vat is af. De sneeuw verandert de stad, en dwingt ze niet enkel tot stilte, maar misschien tot nadenken, tot herinneren; bij mij in ieder geval wel. Als het sneeuwt zie ik beter. Als het sneeuwt in de stad weet een mens wat ze echt betekent, wat ze verloren heeft, wat ze wil vergeten. Ze geeft de illusie op van de vervlogen tijd.

Voor mij ligt het Stadspark te blinken in wit. Ik wacht en sluit even mijn ogen. Het gele licht op straat wordt blauw, zo blauw als het geverfde glas van de voormalige gaslantaarns. Beeld u een stad in met nauwelijks licht. Flauw blauw licht op straat uit schrik voor het vuur dat uit de hemel zou kunnen vallen. Wie van ons het geluk had over een zaklantaarn te beschikken tijdens de nachtdienst beschouwde licht als een privilege waar geen

l'on n'apprend pas à faire de nouvelles grimaces au singe usé que je suis. Dehors, la neige craque sous mes bottines. Non, pas des chaussures chics, mais des bottines démodées que j'ai chéries durant des années, que j'ai fait réparer des dizaines de fois et graissées presque chaque semaine, des chaussures de marche qui me permettent à présent d'entrer à reculons dans le monde d'autrefois. Des flocons voltigent vers le sol. Récemment, j'en ai vu un agrandissement dans une des revues de la salle de lecture de la bibliothèque. Tous des pièces uniques, ces flocons de neige, tous des mondes agencés selon une mathématique impeccable, qui tombent sans raison sur mon manteau et mon bonnet. Non, je ne vais pas écrire de poème à ce sujet. Personne n'en lit encore et mon encrier est vide. La neige change la ville, elle la contraint non seulement à se taire, mais peut-être aussi à réfléchir, à se souvenir ; c'est du moins le cas pour moi. Quand il neige, je vois mieux. Quand il neige sur la ville, un homme sait ce qu'elle exprime vraiment, ce qu'elle a perdu, ce qu'elle veut oublier. Elle renonce à l'illusion du temps enfui.

Devant moi, le Parc de la ville étincelle de blancheur. J'attends et ferme un instant les yeux. La lumière jaune sur la rue devient bleue, du même bleu que le verre teinté des anciens becs de gaz. Imagine une ville sans presque aucune lumière. Une faible lumière bleue sur la rue par

toi une ville à peine éclairée. Une faible lueur bleue dans les rues, par crainte du feu qui pourrait tomber du ciel. Ceux d'entre nous qui avaient la chance de disposer d'une lampe de poche pendant leur service de nuit considéraient la lumière comme un privilège qui ne regardait pas les Allemands, guerre ou pas. Il faisait déjà assez sombre comme ça. Je me souviens que les Boches étaient furieux de ne pas avoir la main là-dessus. Ils avaient dû menacer les habitants de la ville d'amendes faramineuses, et pour finir de peine de mort, avant qu'ils ne manient leur lumière avec un peu moins de nonchalance. J'ai vu des Feldgendarmes piquer des colères noires parce qu'on utilisait nos lampes de poche sans filtre. Sabotage ! Et patati... et patata. Au bureau, l'adjoint nous avait regardés : « Allez, les gars... un peu de sérieux. » Pas de réprimande, nous devons rester sérieux, point. Enfin soit, le Parc communal qui baignait dans une lueur bleue, on en était là. Mais je tourne à droite. Je m'engage lentement dans la Quellinstraat. Ton arrière-grand-père ne voit plus de vitrines. Je contemple la ville telle qu'elle est vraiment, comme une bonne femme à poil aux épaules parées de fourrure blanche, le genre sur qui docteurs et chirurgiens, les uns après les autres, ne peuvent s'empêcher de poser leurs sales pattes ; pour une nouvelle poitrine, puis un nouveau visage.

Duitser zaken mee had, oorlog of niet. Het was immers al donker genoeg. Ik kan mij herinneren dat de Duitsers razend waren omdat ze dat maar niet onder controle kregen. Ze moesten dreigen met zotte geldboetes en uiteindelijk de doodstraf vooraleer de stadsbewoners wat minder nonchalant met hun licht omsprongen. Ik heb Feldgendarmen in een colère zien schieten omdat wij onze lantaarns gebruikten zonder afscherming. Sabotage! En dit... en dat. Op het bureel keek onze adjunct ons aan: 'Allez, gasten... serieus blijven.' Geen reprimande, we moesten serieus blijven en dat was het. Soit, het Stadspark dat baadt in flauw blauw licht, daar waren we. Maar ik sla rechts af. Ik stap traag de Quellinstraat in. Uw overgrootvader ziet geen etalages meer. Ik zie de stad zoals ze echt is, als een bloot vrouwmens met om haar schouders wit bont, een van wie de ene dokter na de andere chirurg niet met zijn poten kan afblijven; een nieuwe boezem, dan weer een ander gezicht.

Extrait de *Wil*, De Bezige Bij, Amsterdam, 2016

crainte du feu qui pourrait tomber du ciel. Ceux qui parmi nous avaient la chance de disposer d'une lampe de poche pendant le service de nuit considéraient la lumière comme un privilège qui ne regardait pas les Allemands, guerre ou non. Ne faisait-il pas déjà bien assez noir ? Je me souviens que les Allemands étaient furieux parce qu'ils ne parvenaient pas à contrôler la situation. Ils ont dû brandir la menace d'amendes exorbitantes et pour finir de la peine de mort avant que les citadins soient un peu moins désinvoltes avec leur lumière. J'ai vu des Feldgendarmes piquer une colère parce que nous utilisions nos lampes sans protection. Sabotage ! Et patati... et patata. Au bureau, notre adjoint nous regardait : « Allez, les gars... restez sérieux. » Aucune réprimande, nous devons rester sérieux, et voilà. Bref, le Parc de la ville qui baigne dans une lumière bleu pâle, voilà où nous en étions. Mais je tourne à droite. Je m'engage lentement dans la Quellinstraat. Ton arrière-grand-père ne distingue plus les vitrines. Je vois la ville telle qu'elle est vraiment, une bonne femme nue aux épaules ceintes d'une fourrure blanche, l'une de celle que docteurs et chirurgiens ne peuvent s'empêcher de tripoter à tour de rôle ; pour des nouveaux seins puis un autre visage.

